

## Le rôle extra-syntaxique du mot en finno-ougrien.

A plusieurs reprises, les théoriciens du finno-ougrien ont insisté sur le fait que le mot pris isolément apparaît en fonction de prédicat.

C'est ainsi que CASTRÉN écrit (*Grammatik der samojedischen Sprachen*, p. 105 et suivantes) que le mot *sawà* articulé tout seul, avec généralement un accent assez fort sur la finale, doit se traduire par "es ist gut". Il ajoute que la forme "prédicative" du nom doit être considérée comme la troisième personne du présent de l'indicatif, puisque l'une des particularités du samoyède est que le nom s'y conjugue aussi bien qu'il se décline.

Nous savons que cette "conjugaison" est obtenue à l'aide de suffixes que l'on attache au mot. Nous savons aussi que le mordve, par exemple, présente une "conjugaison" semblable des noms et des adjectifs. Rappelons enfin que le turk et le mongol connaissent les mêmes procédés.

Ce n'est pas ce qui va retenir ici notre attention. Ce qui nous paraît plus important que tout le reste pour l'histoire de la morphologie finno-ougrienne, c'est le fait que n'importe quel mot pris isolément et articulé avec force joue le rôle d'un prédicat.

C'est ce que nous observons encore aujourd'hui en hongrois, langue éminemment conservatrice. Ainsi quand on entend prononcer *szép* tout seul, le Français ne sait pas a priori s'il doit traduire par "c'est beau", "il est beau" ou "elle est belle". Le contexte vivant décide de cette interprétation. La relation de sujet à prédicat impliquée dans l'emploi du mot *szép* figurant tout seul est fournie par les conditions extérieures dans lesquelles est proféré le mot en question. Il n'y a pas fait de syntaxe si l'on admet avec Gombocz que la syntaxe étudie la liaison des mots entre eux.

Nous dirons donc que *szép* est employé dans ce cas avec une relation subjective "extra-syntaxique" ou pour s'exprimer selon la terminologie de logiciens modernes comme Carnap, le mot *szép* reconnaît ici une "dépendance" extra-syntaxique. Cette

"dépendance" s'applique soit à un sujet neutre, soit à un sujet d'un genre défini: masculin ou féminin. Mais il est essentiel de remarquer que ce sujet est de la troisième personne du singulier (en hongrois moderne).

Il importe peu que la formule employée soit complexe, son rôle demeure le même. Ainsi *kitűnő előadó* voudra dire "c'est un excellent conférencier" ou "il est un excellent conférencier". Rien dans cette expression n'indique l'existence d'un sujet. C'est le contexte qui se charge de le fournir.

Dans le hongrois de nos jours, la pluralité du sujet de troisième personne est signalée par le pluriel du mot employé isolément comme prédicat. Si l'on dit *szépek*, cela se traduira par: "ce sont des choses belles", "ils sont beaux", "elles sont belles". Il en est naturellement de même pour les locutions complexes: *olyan jókedűek* "ils sont si gais, elles sont si gaies".

Le regretté Gombocz avait signalé que le rôle du verbe hongrois de la troisième personne n'est en réalité pas différent de celui de n'importe quel mot pris isolément et utilisé en fonction de prédicat à dépendance extra-syntaxique. Si nous disons *olvas*, cela voudra dire "il lit, elle lit" mais rien dans cette forme n'exprime le sujet. On se sert d'un thème verbal nu, non pas à désinence zéro mais sans aucune désinence.

L'histoire des langues finno-ougriennes nous enseigne que le verbe finno-ougrien nous apparaît sous la forme d'un thème nu à la troisième personne du singulier et d'un thème de pluriel à la troisième personne du pluriel. La marque du pluriel est alors la même que celle affectée aux mots dits "substantifs" ou "adjectifs". Nous faisons ici abstraction de certaines formes de conjugaison comme la conjugaison objective de certains dialectes et aussi certains développements pris par la troisième personne du singulier dans d'autres cas.

Il y a lieu de se demander si à une époque ancienne, le rôle extra-syntaxique du mot isolé n'a pas connu des dépendances plus nombreuses. Bien des témoignages semblent indiquer que le mot isolé fonctionnant comme prédicat a admis anciennement des dépendances extra-syntaxiques de première et de deuxième personne.

C'est ainsi que Gombocz a pu montrer (*Ungarische Jahrbücher* X, 1) que les formes subjectives de deuxième personne

du singulier en *-sz* (*ad-sz*, *kér-sz*, etc.) ne sont pas autre chose que des thèmes nus de verbes en *-sz* du type de *met-sz*, *le-sz*, *te-sz*, etc. Or dans ces dernières formes, nous voyons aujourd'hui une troisième personne du singulier. Il est même significatif de constater que *ad-sz* s'oppose à *tesz*, *lesz*, *vesz*, *visz*, *hisz*, etc. quant à sa dépendance extra-syntaxique. De même, *mégy* est un thème de structure identique à celle de *ád*, *háygy*, *kél*, etc. Or que voyons-nous? Tandis que *mégy* reconnaît une dépendance extra-syntaxique de deuxième personne du singulier, *ád*, *háygy*, *kél* jouent dans la langue actuelle le rôle de troisièmes personnes du singulier.

Ces vestiges d'un ancien état de chose nous suggèrent que le hongrois (et d'une manière plus générale le finno-ougrien) a connu une période où le mot employé prädicativement pouvait s'appliquer à un sujet de n'importe quelle personne.

De nos jours, le mongol nous présente une situation analogue. Alors que le bouriate a développé un commencement de conjugaison personnelle en agglutinant les pronoms de première et de deuxième personne au thème du mot-prédicat, le khalkha maintient l'emploi du mot-prédicat sans désinence personnelle aucune. C'est seulement quand on veut expliciter le sujet qu'on fait précéder le mot-prédicat par le pronom personnel. Le mongol classique et le mandjou écrit emploient régulièrement le prédicat en dépendance extra-syntaxique.

La relation de sujet à prédicat n'est pas la seule dont l'expression soit laissée au contexte. Il en est de même dans certains cas en ce qui concerne la relation de verbe à objet.

Lorsque l'objet est de la première personne, il n'est pas exprimé en hongrois moderne. On a des constructions comme *nem érdekel (a dolog)* "la chose ne m'intéresse pas, cela ne m'intéresse pas". Et je relève dans une comédie récente l'exclamation d'une héroïne *nem szeretsz* qu'il faut traduire par "tu ne m'aimes pas". Mais une expression comme *nem érdekel* peut aussi bien s'appliquer à une première personne du pluriel et vouloir dire "cela ne nous intéresse pas, il (ou elle) ne nous intéresse pas". Seul le contexte en décide et c'est seulement quand le contexte n'est plus assez suggestif ou lorsqu'on veut mettre l'objet en relief qu'on a recours aux pronoms personnels pour marquer l'objet.

L'objet de deuxième personne n'est pas non plus exprimé en hongrois quand le verbe a pour sujet une deuxième ou une troisième

personne et même une première personne du pluriel. Le seul cas où l'objet de deuxième personne est marqué dans la langue actuelle est celui où le verbe a pour sujet une première personne du singulier. On a *kérlek* "je te prie". Mais on s'est avisé que cette forme ne contient aucun élément désinentiel marquant la deuxième personne. On a émis l'hypothèse que cette forme en *-lek/-lak* n'est autre qu'une ancienne forme de verbe en *-l* où *-l* serait un suffixe déverbatif de sens fréquentatif (cp.: KLEMM: MNy. XXI, 256). Le cas de la première personne du singulier rentrerait donc dans la règle qui veut que l'objet de deuxième personne ne soit pas exprimé autrement que par dépendance extra-syntaxique.

Il en est de même de l'objet de troisième personne qui est employé en combinaison avec la conjugaison dite "objective". Cette conjugaison est caractérisée par le fait que ces désinences ont comme origine des suffixations possessives. Lorsque l'on dit *látja* "il le voit, il les voit", on se borne en réalité à énoncer "son voir" et sur ce point il n'y a rien à ajouter à ce qui a été enseigné par KLEMM (*Magyar történeti mondattan*, p 119 et suivantes). Pour ce qui est de la forme des désinences de la conjugaison "objective", la magistrale étude de MELICH en a fixé définitivement la théorie. Ceux qui ont voulu voir dans ces formes des éléments pronominaux représentant l'objet de troisième personne ont été victimes d'une erreur de méthode: ils ont considéré les formes des mots sans s'être préalablement renseignés sur la fonction du mot en finno-ougrien ancien.

Les formes de la conjugaison objectives sont employées constamment en dépendance extra-syntaxique. L'objet n'est pas exprimé. Il est censé défini par le contexte. Si je dis *köszönöm*, j'exprime le fait de mon remerciement et c'est seulement la considération des circonstances dans lesquelles j'énonce le mot qui détermine l'objet à quoi ce remerciement, qui est mon fait, s'applique. Toute l'extraordinaire fortune de la conjugaison objective en hongrois vient de cet emploi prédicatif à dépendance objectale extra-syntaxique.

D'autres relations peuvent également dépendre du contexte et rester inexplicites. C'est ainsi que dans la tournure *Jöjjön csak be, mutatok valamit* "entrez donc, je vous montrerai quelque chose", la relation d'attribution (autrement dit le datif) n'est pas

exprimée syntaxiquement. Ici encore, il y a dépendance extra-syntaxique.

L'une des fonctions essentielles du mot finno-ougrien a donc été son emploi en dépendance extra-syntaxique. Le prédicat employé dans ces conditions a fini par fournir des formes verbales qui, selon les circonstances, désignent aujourd'hui la troisième ou la deuxième personne (cas de *ad* et de *adsz*). Le prédicat employé avec une suffixation possessive mais sans objet explicite a abouti à constituer le verbe "objectif".

La conjugaison finno-ougrienne est sortie toute entière de ces emplois où certains mots se sont peu à peu spécialisés pour constituer une nouvelle catégorie de formes qui ont fini par désigner la personne et le nombre du sujet ou qui se sont appliquées à des objets définis d'une certaine personne.

Ce développement est allé si loin que le sujet parlant hongrois conçoit *-sz* comme une désinence personnelle de la deuxième personne du singulier et ce malgré la coexistence des formes en *-sz* à valeur de troisième personne comme *tesz*, *lesz*, *hész*, etc. Il en est de même des formes *-lek/-lak* désormais appliquées exclusivement à l'objet de deuxième personne des verbes de la première personne du singulier.

Ces exemples nous prouvent que la fonction d'un mot dans la phrase est génératrice de la forme. Comme en finno-ougrien, c'est la finale du mot qui caractérise au suprême l'entité verbale, il est naturel que la spécialisation fonctionnelle ait retenti sur la signification attribuée à la finale par le sujet parlant. La force de l'analogie est alors intervenue et a fait construire d'autres formes avec les mêmes terminaisons. La terminaison étant devenue le siège de la fonction, elle s'est détachée du thème du mot pour acquérir une valeur autonome. On l'a alors librement transportée sur d'autres thèmes pour l'y greffer afin d'employer ces thèmes dans les mêmes fonctions. L'*-sz* des thèmes en *-sz* ayant acquis l'allure d'une désinence marquant la deuxième personne du singulier du verbe subjectif, on a détaché l'*-sz* de ces thèmes chaque fois qu'on a voulu employer un thème quelconque en fonction de deuxième personne du singulier du présent subjectif. C'est l'*-sz* qui a désormais incarné la fonction de désinence de deuxième personne du singulier. La nouvelle désinence a relégué *-l*, qu'on a comparé avec le *-t* de la deuxième personne du sin-

gulier du finnois, hors de l'indicatif et hors du présent, sauf pour certains verbes où l'-sz ne pouvait pas s'introduire pour des raisons phonétiques et les verbes en -ik où le processus d'introduction de l'-sz se poursuit encore de nos jours.

Un phénomène en tout point analogue s'est accompli en finnois où la terminaison *-vat/-vât* des noms verbaux employés en fonction de prédicat de la troisième personne du pluriel a fini par acquérir la signification de désinence de la troisième personne du pluriel et figure désormais partout au long du paradigme de la conjugaison. A côté de *sanovat*, on a *sanovait*, *sanoisivat*, *sano-nevat*. Il est vrai qu'un pluriel de thème de prétérit en *sanoit* était rendu ambigu par suite de l'emploi de *sanoit* en deuxième personne du singulier. Mais les formes hongroises de deuxième personne du singulier du présent en *-l* n'ont-elles pas été gênées de leur côté par la présence d'un grand nombre de verbes dérivés en *-l* du type de *hatol*, *képzél*, etc?

Mais la concurrence entre *-l* désinence et *-l* suffixe verbal n'aurait pas abouti au choix de *-sz* comme désinence si les formes en *-sz* n'avaient pas été préalablement spécialisées dans la fonction de mot-prédicat à dépendance extra-syntaxique de deuxième personne du singulier.

Ce qu'il importe donc de retenir de ces exemples, c'est que la fonction est le facteur déterminant dans la production des formes linguistiques. La morphologie ne s'explique que si l'on a au préalable pris connaissance des fonctions dans lesquelles les mots sont employés. Définir des morphèmes en dehors de toute considération des cas d'emploi où ils figurent, c'est une aberration où il est regrettable que soient tombés tant d'excellents linguistes depuis presque un siècle.

Si l'on ignore la syntaxe et la sémantique d'une langue donnée, il est inutile de chercher à décrire sa morphologie ou sa phonétique. On est condamné à ne rien saisir des liens entre les faits. Chaque langue, a-t-on dit, forme un tout où les parties se commandent les unes les autres. Mais le système qui supporte ce tout et qui en assure la cohésion est un système de fonctions.

Une structure linguistique se définit donc par un ensemble de fonctions et de formes conditionnées les unes par les autres. C'est ce sur quoi notre regretté Zoltán Gombocz avait voulu at-

tirer l'attention des linguistes et c'était ce qu'il s'était promis de mettre en relief dans la description qu'il voulait donner de sa langue maternelle: le hongrois.

Les réflexions qu'on vient de lire ne sont qu'un modeste essai pour appliquer l'enseignement du maître qui nous a été ravi trop tôt.

Paris.

AURÉLIEN SAUVAGEOT.